

Le Christ a-t-il jamais ressuscité au Québec?

Jean-Philippe Trottier

Volume 46, numéro 1 (263), février 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33115ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trottier, J.-P. (2004). Le Christ a-t-il jamais ressuscité au Québec? *Liberté*, 46(1), 127–138.

Le Christ a-t-il jamais ressuscité au Québec ?

Jean-Philippe Trottier

We often read nowadays of the valour or audacity with which some rebel attacks a hoary tyranny or an antiquated superstition. There is not really any courage at all in attacking hoary or antiquated things, any more than in offering to fight one's grandmother. The really courageous man is he who defies tyrannies young as the morning and superstitions fresh as the first flowers.

G. K. CHESTERTON

Cette liberté que l'on revendique vis-à-vis du catholicisme, on n'est finalement pas capable de l'assumer jusqu'au bout, même si l'on se déclare agnostique ou athée, si bien que l'on finira toujours dans une Église, ne trouvant pas d'autres lieux pour servir de demeure commune, pour se retrouver ensemble et pour inscrire notre destin individuel dans une tradition de sens et une lignée croyante [...]. J'ai le sentiment d'être en présence d'une liberté pervertie en raison de toutes les hypothèses [...] du siècle dernier qui ne semblent pas encore liquidées [...]. Y a-t-il espoir d'en sortir ou faut-il simplement attendre qu'une autre génération redécouvre le catholicisme et demande librement à croire ?

GILLES ROUTHIER

Carlo Levi écrivait en 1944 *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, roman italien qui allait être porté à l'écran quelques décennies plus tard. Le titre expliquait tout : Eboli, village de la Lucanie, au sud de l'Italie, vivait dans un tel état de déréliction matérielle et morale qu'on aurait dit que le Christ n'y avait jamais mis les pieds, qu'il s'était arrêté juste avant.

Les funérailles de Pierre Bourgault en la basilique Notre-Dame de Montréal m'ont laissé un peu la même impression sauf qu'au lieu de penser que le Christ n'était pas passé au Québec, il y était

mort en croix mais n'avait pas ressuscité. Le peuple se vengeait de lui, de la tromperie de sa glorieuse résurrection alors qu'il avait en fait fini cloué pitoyablement.

Il est de bon ton au Québec, depuis le *Refus global* et encore plus depuis les années 60, de se dire athée ou agnostique et l'on comprend difficilement la raison qui a poussé Pierre Bourgault à demander une cérémonie laïque dans un lieu dont la vocation ne l'est pas. Encore plus difficile de comprendre pourquoi les autorités de ce lieu ont accepté. Mais plus étonnants encore auront été les commentaires de certains invités proclamant devant l'assemblée, et surtout dans une basilique : Bourgault avait la pensée trop indépendante et le verbe bien trop haut pour la job céleste, il n'aurait pas voulu qu'on en fasse un saint car les statues de saints, ça ne sert que pour les pigeons, ou quelque chose du genre. Et comble d'ahurissement, le tonnerre d'applaudissements de l'assistance et la fierté avec laquelle les médias ont par la suite retransmis ces commentaires, censés représenter notre ouverture d'esprit, notre tolérance, notre humour et, surtout, notre tonitruante accession à la modernité. Celle dont Michel Venne disait fort à propos qu'« elle a forcé les sujets à se déterminer non plus en se fiant à la tradition ou aux coutumes qui, jadis, exerçaient sur chacun une pression terrible, mais en exerçant consciemment des choix » (*Le Devoir*, 23 juin 2003).

De tels choix, manifestés lors de la cérémonie, dénotent effectivement une certaine libération face au cléricalisme d'antan ; on y lit aussi un profond complexe vis-à-vis du phénomène religieux, une relation mal liquidée avec une Église catholique, surmoi beaucoup trop puissant jadis, et un affadissement moral face à la radicalité et au mystère de la mort.

Il faut souligner une croisée ici : entre la stature de Pierre Bourgault, d'une part, qui a été un personnage marquant de l'histoire récente du Québec, le plus grand orateur depuis longtemps, un

inspirateur qui a su toucher le cœur de ses auditeurs ; et le rôle de l'Église, d'autre part, qui, qu'on le veuille ou non, a été l'un de nos principaux fondements. On ne peut faire l'impasse sur cette rencontre : les circonstances dictent qu'on la respecte, de façon sans doute critique mais en évitant toute goguenardise. Certains orateurs, à ce chapitre, auraient gagné à suivre l'exemple d'un Bernard Landry dont l'allocution s'est distinguée par la sobriété, le respect et la clarté. Quant aux huées qui ont accueilli Jean Charest, imaginons un peu l'étonnement qu'un Montesquieu moderne aurait rapporté dans ses *Lettres québécoises*. Il s'agissait en somme d'observer une tenue de circonstance et de laisser les rivalités, les convictions politiques ou religieuses au vestiaire, indépendamment de la valeur attribuée aux personnes présentes. Après tout, Pierre Bourgault était mort et son cercueil était au milieu de l'assemblée.

Sans vouloir faire de prêchi-prêcha, il faut bien reconnaître que toute société, tout groupe humain a besoin de rituels, de lieux et de moments de convergence pour assurer sa cohésion. Elle a aussi besoin de grands personnages et de mythes fondateurs. Elle a malheureusement besoin d'ennemis, réels ou imaginaires, dont la fonction est de maintenir l'union sacrée, surtout en période de crise ou de transition. Les États-Unis ont al-Qaïda et Saddam Hussein qui ont permis à George Bush, président mal élu, d'asseoir sa légitimité en jouant la fibre patriotique et le salut public (ajoutons à ces repoussoirs les « singes capitulards mangeurs de fromage » qui peuplent la France et dont la presse et l'opinion publique ont fait leurs choux gras de façon aussi naïve que grossière). Le Canada anglais a le Québec sur lequel il projette ses propres angoisses identitaires face aux États-Unis. Le Québec a les « Anglais » ou le gouvernement fédéral. Il a aussi l'Église catholique, cette mère castrante à qui il reproche – avec raison souvent – son trop grand pouvoir passé, même si sans cette mère, il ne serait vraisemblablement plus là aujourd'hui pour le lui reprocher. L'allégeance religieuse ayant été essentiellement émotive ici, il est naturel que

son rejet le soit tout autant, avec le peu de discernement et d'esprit critique que l'on observe dans tout mouvement de masse.

Répetons-le, ce rejet est souvent justifié, mais on a l'impression qu'il est total, irréfléchi et irresponsable. Il est de nos jours peu courageux et plutôt conventionnel, ce qui laisse à penser qu'afficher son horreur du catholicisme est la nouvelle forme par laquelle on se constitue un capital moral en cherchant un bouc émissaire : moi, je suis ouvert, tolérant, progressiste, à l'inverse de l'Église et de ses dogmes. Cela équivaut de nos jours à se battre contre sa grand-mère moribonde, selon la formule de Chesterton, et il n'y a au fond aucun mérite là-dedans.

Cet anti-credo est peut-être aussi l'examen qui permet d'accéder à un nouveau tribalisme, une nouvelle croyance collective où tous se retrouvent dans un destin commun. Mais alors, quelle est la valeur de ce tribalisme lorsqu'il scie la branche sur laquelle il est assis ou bien lorsqu'il jette le bébé avec l'eau du bain sans penser aux conséquences ? Car conséquences il y a.

Le Québec de 1960 avait du retard à rattraper par rapport à l'Occident, c'est entendu. Sortait-il d'une grande noirceur ? Voilà qui l'est moins. Cet argument sert souvent d'alibi à notre perpétuelle libération comme si notre retard n'était pas un simple fait historique partiel auquel on pouvait apporter certains correctifs, mais un trait global, atavique et indélébile, quasiment une malédiction, une dette jamais réglée. Que l'Église ait déjà utilisé le péché, par exemple, comme arme politique pour terroriser et contrôler les ouailles est indiscutable. Nos modernes oublient cependant au passage, dans leur quête libertaire, de considérer ce même péché sous son angle théologique. Se pourrait-il que la faute d'Adam soit inscrite dans l'histoire même de l'humanité, fasse partie intégrante de la destinée humaine, indépendamment des rodomontades et admonestations de tel ou tel curé ? Cet exemple suffirait à relativiser cette grande noirceur que l'on brandit rétrospectivement

comme une nouvelle géhenne afin de mieux légitimer notre modernité. Notre athéisme, loin d'être une ascèse douloureuse, a curieusement des relents de saturnales, de grandes vacances. Seulement ses tenants se trompent de cible, car ils confondent la plupart du temps cléricisme et religion, politique et théologie, épousant de la sorte et sans le vouloir certains travers passés de Celle qu'ils accusent.

La légitimité du rejet du catholicisme se pose même avec acuité car le Québec est une société de survie, qui plus est entourée d'un océan anglo-saxon dont la langue est également *lingua franca*. Cette société est-elle assez forte pour se permettre des ruptures aussi brutales avec ses racines et, surtout, s'y maintenir indéfiniment ? Peut-elle rejeter impunément un surmoi, dont la fonction est de structurer et de signifier, tout en demeurant dans cette adolescence ambiguë ? Quel sera son passage à l'âge adulte où elle renouera librement mais pas inconditionnellement avec ce passé ? C'est au fond la question soulevée par Gilles Routhier en exergue.

Cette question suscite une autre interrogation, anthropologique : par quoi a-t-on remplacé le catholicisme ? N'a-t-on pas simplement changé les étiquettes alors que le fond demeure le même ? Ce qui confirmerait qu'on ne peut liquider son passé aussi simplement en quarante ans, malgré tous les efforts et les – réels – progrès accomplis. Un Jacques Grand'Maison semble même élargir le problème en affirmant, dans ses *Questions interdites sur le Québec contemporain*, que « les débatteurs sur notre identité comme peuple ont en commun le même refoulement de la question religieuse. Nos autres refoulements sont souvent de même facture ».

Des commentateurs – anglophones notamment – remarquent que le projet nationaliste ressemble étrangement aux promesses de l'avènement du royaume des cieux ou de la Jérusalem céleste.

Pensée magique, grand soir, clergé traditionnel remplacé par un *establishment* nationaliste qui se comporte comme une curie en dictant au peuple la voie, la vie, la vérité. Certains appelaient même Lucien Bouchard par dérision saint Lucien. Ces observations ont un fond de vérité, même s'il faut voir là également une subtile forme de mépris si coutumier de la mentalité protestante et pragmatique anglo-saxonne à l'encontre du désordre et du sentimentalisme catholique latin, notamment français ou francophone. Ce subtil mépris cache, soit dit en passant, une appréhension diffuse de voir le Québec se définir enfin et assainir le lien névrotique mutuel qui le rattache au Canada anglais, ce qui obligerait ce dernier, par ricochet, à se définir à son tour face à son grand voisin du Sud et – pourquoi pas ? – son ancienne métropole. Et il y a lieu de croire, par ailleurs, que ce mépris, bien intégré par les catholiques, explique en partie notre rejet du catholicisme.

Autre signe que le fond catholique est toujours bien ancré : la perpétuation séculière des personnages du gotha religieux chez les hommes et les femmes. Sujet difficile à traiter tant l'opinion publique masculine demeure silencieuse et la féminine, culpabilisatrice. Attardons-nous ainsi à observer n'importe quel tableau de la Madone à l'Enfant. Qu'y voit-on ? Au centre la Vierge Marie, rayonnante et sage, qui tient son fils Jésus, lequel semble nous dire : « Je la tiens, ma mère, elle est à moi, pas à papa et c'est moi le centre d'attention ». Dieu le Père est quelquefois présent dans les nuages ou en filigrane. Saint-Joseph, le père en chair et en os, est secondaire ou carrément absent. C'est un simple charpentier qui rabote ses planches. N'a-t-on pas là la forme bien connue de la famille québécoise où le père est évanescent, la mère monoparentale de fait, prenant soin d'un fils qui ne pourra jamais devenir homme, étant donné que son père est indépassable car introuvable ? Poursuivons le parallèle, tout en sachant les limites d'un tel exercice : le Saint-Esprit serait l'émotion, le sentiment, les vibrations, le *feeling*. Quant à Dieu, on le retrouverait sous la forme du psychologue,

du sexologue, du gourou, voire du juge au tribunal... ce qui est par ailleurs une caractéristique très nord-américaine.

Et que dire de cette Vierge Marie auquel le Canada français vouait un culte qu'aucun autre membre du panthéon religieux n'a connu ? Femme qui a enfanté par la vertu du Saint-Esprit, femme immaculée, qui intercède et que l'on ne peut qu'enchâsser dans une icône, faute de quoi on la dénigrerait totalement en vertu de la symétrie des extrêmes. Le discours qui entoure la violence conjugale, par exemple, semble bien reprendre cette image de la femme irréprochable et pure ; c'est l'homme qui, la plupart du temps, assume le rôle ingrat du prédateur dont les explosions s'expliquent par un supposé dérèglement de la testostérone, une soi-disant essence masculine maléfique, une frustration au travail, deux mille ans de judéo-christianisme misogyne et phallocrate, que sais-je encore, mais jamais par la provocation de sa conjointe. Le féminisme, auteur malgré tout de bienvenus ajustements, a d'ailleurs fait ses choux gras de cette identité virginale, tenaillé cependant par la crainte que si la Vierge descendait de son piédestal, elle ne tomberait pas d'une marche mais dégringolerait carrément, selon le phénomène évoqué ci-dessus. D'où ses accents hyperboliques. D'où sa vigilance constante et agressive, ainsi qu'on peut le remarquer dans le débat actuel sur le décrochage scolaire des garçons, par exemple.

Ces répercussions anthropologiques n'expliquent pas tout, bien évidemment, et il ne s'agit pas non plus de diluer les dogmes de l'Immaculée Conception ou de la divinité du Christ dans des identifications sociales. Il n'en demeure pas moins que les similitudes sont frappantes dans une société aussi sécularisée que la nôtre.

Mais revenons à l'Église catholique. Il est fréquent – même conventionnel – d'annoncer sa mort. La meilleure preuve étant la baisse de la pratique religieuse liée à l'accroissement du bien-être matériel et de l'instruction (l'éducation, c'est autre chose).

Ne l'oublions pas, le dogme contemporain hérité des Lumières veut que la religion ne serve qu'à compenser les lacunes, la misère et l'ignorance du peuple, censées faire le fonds de commerce du clergé, ce qui n'est pas toujours faux, mais passe à côté du message évangélique essentiel. Heureux les creux, proclame la Béatitude moderne qui semble ignorer ce mot de Pasteur, un scientifique, selon lequel un peu de science éloigne de Dieu, mais beaucoup y ramène.

La sensibilité postmoderne vient étayer ce pronostic un peu hâtif et veut que l'individu choisisse ses allégeances au gré des circonstances, de sa complexité interne et selon un nomadisme identitaire où l'ambiguïté est devenue la norme. Cet individu y gagne énormément, surtout lorsqu'il est beau, jeune, fort, en santé, riche et qu'il ne vit pas en temps de guerre. C'est en effet actuellement une période bénie de liberté qui lui permet d'essayer ce que ses fantasmes multiples lui suggèrent. Finies la répression, la censure, épuisons le champ du possible, selon ce que préconisait le poète Pindare, dans un esprit très certainement peu postmoderne. Cette ouverture doit être encouragée, malgré tout, car elle permet effectivement un réel enrichissement de la personne à travers une exploration que la convention du passé étouffait. Mais le danger consiste à prendre cette liberté pour fin et non pour moyen d'approfondir l'expérience humaine avec, en guise d'horizon, la limite. Une limite humaine précisément. L'individu postmoderne est très souvent un éternel adolescent dont la liberté, arrimée à rien d'autre qu'à elle-même, est condamnée à se réaffirmer sans fin, faute de quoi elle s'étirole et s'affaisse.

Mais il y a un trouble-fête, ce que Freud appelle le principe de réalité qui vient contredire le principe de plaisir. Il y a le temps qui avance inexorablement, il y a les obligations en tout genre, la souffrance, la déchéance, les coups durs, la malchance, bref ce qui vient à l'encontre du moi. Il y a la mort. Notre vitalité et notre respect de la conscience individuelle retrouvés par suite du rejet

d'un catholicisme monolithique et doctrinaire suffisent-ils pour faire face à cette indifférence du monde, à cette pesanteur des circonstances, à cette *négation du moi* ? Passé un certain seuil, ne devient-il pas naïf, paresseux, voire couard, de promouvoir ce héros postmoderne et solipsiste ? Certains opposeront, et avec raison, la crise du verglas et son fabuleux élan de solidarité. Il s'agit là d'un cas exceptionnel et grave qui a fait surgir ce qu'il y avait de meilleur en l'homme, la sociabilité qu'Aristote avait en tête lorsqu'il décrivait celui-ci comme *zoon politikon*. Le verglas n'avait en effet que faire du postmodernisme. Mais dans les crises moins aiguës où l'indifférence du monde gruge tranquillement et où le sentiment d'urgence est assoupi, la question revient nous hanter sur fond d'ennui et d'enlissement.

On comprend ici le sort que l'on fait subir à la réalité afin de maintenir cette fiction de totale ouverture : cette réalité n'est en fait qu'un construit social élaboré par la caste dirigeante de l'heure. Elle change selon les intérêts de classe, les forces de production qui agissent dans le monde. Mais surtout, la réalité en tant que telle n'existe pas, la nature non plus. La preuve : on n'arrive pas à la saisir. Kant avait bien cerné le problème avec la raison critique, mais il avait malgré tout rétabli un équilibre avec la raison pratique qui pouvait postuler l'existence d'un Dieu infiniment bon et d'une âme éternelle et libre. On joue ainsi comme ces enfants qui se cachent les yeux avec les mains afin d'effacer le monde environnant ou de se rendre eux-mêmes invisibles. En somme, l'individu libéré et inventeur de sa vie a oublié l'épaisseur ou la viscosité du monde et le mystère de la vie. Il a aussi – et surtout – oublié l'altérité et l'altération.

Notre questionnement se résume en bout de ligne à se demander si, passé ce seuil, en deçà duquel la libération est signe de vie, l'on ne tourne pas à vide et l'on n'est pas condamné à transformer notre angoisse vitale inhérente en aboiements libertaires pathétiques, derniers lambeaux d'une idéologie agonisante et prélude à l'émergence de faux messies. L'histoire a en effet connu des

adolescences instables et euphoriques – et authentiquement créatrices – qui se sont par la suite effondrées lorsqu'elles ne passaient pas à l'âge adulte. La république de Weimar en est un exemple extrême.

Nous avons rejeté le péché, la communion des saints et l'Église comprise comme corps mystique du Christ. C'était nécessaire jusqu'à un certain point, car le péché avait été détourné de son sens d'origine ; la communion des saints était devenue un bloc totalisateur qui étouffait l'initiative personnelle au lieu d'être un formidable appel lancé à un destin humain commun ; le corps mystique était devenu prétexte à mystifier les ouailles au lieu d'être un prolongement de leur action dans un autre monde, un va-et-vient mystérieux entre deux ordres sans solution de continuité, articulé autour du mystère de l'Incarnation et de la personne du Christ. Au fond, ce mystère avait été sérieusement dilué et la tradition populaire, encroûtée dans la convention, avait perdu son sens et tournait à vide. L'Église a été trop puissante et elle en paie aujourd'hui le prix.

Avons-nous perdu ou gagné quelque chose dans tout cela ? C'est difficile à évaluer. On ne peut pas dire que l'on souffre plus ou moins qu'auparavant, mais plutôt que les clefs qui donnaient le sens de la souffrance se sont appauvries à un point tel que celle-ci doit être enfouie lorsqu'elle n'est pas guérissable. Et par clefs, n'entendons pas de simples formules toutes faites pour dissiper le doute et apporter un baume mais des représentations permettant à l'homme de s'identifier et de communiquer avec ses semblables, présents et passés. Un rétablissement de ces clefs, ou un élargissement de sens, permettrait de faire circuler cette souffrance et la vitalité dont elle est signe. Car, sans vouloir glorifier la douleur ni faire de tour de passe-passe sophistique, qu'est-ce qui souffre si ce n'est la santé ? Rappelons ici la pensée de Simone Weil, philosophe juive convertie au catholicisme et morte en 1943 à l'âge de 34 ans : « L'extrême grandeur du christianisme vient de ce

qu'il ne cherche pas un remède surnaturel contre la souffrance, mais un usage surnaturel de la souffrance ». La souffrance peut être un tremplin vers autre chose à condition qu'elle ait un sens. Et, bien entendu, qu'elle ne soit pas totale.

Qu'on le veuille ou non, que l'on soit croyant ou non, force est de reconnaître que le catholicisme et l'Église qui en était le représentant (puisque nous parlons du Québec) véhiculaient ces clefs, ces symboles. Il n'y a certes pas que le catholicisme : la psychanalyse fournit également des clefs et, lorsqu'elle ne prétend pas substituer son discours à celui de la théologie, ne remplace pas les symboles religieux mais au contraire les enrichit. On pourrait également invoquer la bouleversante profondeur humaine déployée magistralement par la tragédie grecque. Catholicisme, psychanalyse, tragédie grecque, ces trois univers ont en commun le souci d'instaurer une altérité absolue, celle qui fait précisément insulte à notre sensibilité postmoderne, car elle souligne notre limite, notre passage à l'âge adulte et notre profondeur commune : Dieu, l'inconscient, le Destin. Ces instances qui bloquent toute velléité de ce que Gabriel Marcel appelait l'autolâtrie de l'homme tenté par la maîtrise absolue de son propre destin et de sa liberté.

Il est peu probable que le catholicisme québécois retrouve son articulation passée. Mais il est loin d'être mort, sauf à le mesurer à l'aune de la fréquentation des églises le dimanche et du bavardage social. « Il y a, pour l'Église catholique, dit Gilles Routhier de la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval, un chemin : partir de sa faiblesse pour aller à la rencontre de l'autre ». Car elle est faible ici et sa force de répulsion réside essentiellement dans un fantasme collectif mal liquidé. C'est ce fantasme qui l'entretient et fausse le débat.

Face à une mère castrante, il y a deux attitudes possibles. On peut d'une part s'époumoner de façon stérile dans un conflit sans fin en nourrissant un bouc émissaire de plus en plus imaginaire

jusqu'à ce que la prochaine crise sociale majeure ramène les compteurs à zéro selon l'adage qui dit que plus ça change, plus c'est pareil. Car la grenouille de bénitier aura plus de chance de devenir pourfendeuse de religion et *vice versa* en vertu de ce que Lampedusa, auteur italien du *Guépard*, affirmait : « Bisogna che tutto cambi, perche tutto rimanga tale e quale » (il faut que tout change afin que tout demeure tel quel).

On peut d'autre part devenir adulte et adopter une pensée critique, où l'amour a sa part, et se réconcilier avec celle qui a fait ce que nous sommes, pour le pire et pour le meilleur. Ce cheminement se fait à deux, entre le prêtre et le laïc. Car l'Église, c'est les deux, ce que et le prêtre et le laïc avaient oublié. Il serait aussi temps de reconnaître que l'Église a entamé un douloureux *aggiornamento* tout en évitant le piège de se mettre uniquement au diapason du monde et de se diluer dans le social, car sa vocation est d'être beaucoup plus qu'un simple club de bonnes œuvres. Cette évolution à deux est résumée dans cette pensée profonde du cardinal Wyszynski (1901-1981), ancien primat de Pologne : « Il faut amener les hommes à rompre avec l'individualisme religieux, avec la facile critique de ces observateurs lointains qui imposent à l'Église, conçue souvent de manière bien abstraite, de grandes exigences et qui oublient que ces exigences, il faut d'abord se les imposer à soi-même, car l'Église... c'est nous ».

Il existe peut-être une troisième attitude, beaucoup plus rare mais sans doute plus essentielle, car elle s'articule autour de l'Église comprise comme corps mystique agissant mystérieusement et appelé à durer éternellement, quel qu'ait été son passé. C'est celle des premiers chrétiens ou de Tertullien qui affirmait scandaleusement « Credo quia ineptum » (je crois précisément parce que c'est insensé). On retrouve cette sensibilité scandaleuse au XX^e siècle chez un Georges Bernanos qui écrira peu avant de mourir : « Quand les prêtres manquent, les martyrs surabondent et l'équilibre de la grâce se trouve ainsi rétabli ».